

Notes et documents

LES MIROIRS DE NARCISSE

Cur aliquid vidi? Au commencement fut le *je me vois* : l'œil, la surface réfléchissante et l'image. Il suffit d'un plan d'eau — d'un « abreuvoir » ! — et le voyant devient visible. Cela s'appelle *Narcisse* : à la fontaine, dit la légende, la beauté se mire et s'admire et s'aime à en mourir. Légende trop simple que Valéry ne cessera de transformer. Qu'est-ce qu'un miroir ? un reflet ? un regard ? On peut concevoir mille variations autour de ce qui n'est d'abord qu'un « phénomène d'optique ». Pendant près de cinquante ans¹, le leitmotiv, doublé par le contrepoint que lui donnent les *Cahiers*, court en se modifiant dans l'œuvre du poète, reflétant plus qu'on ne l'imagine les métamorphoses de l'homme. Sans doute la problématique du reflet est, dans les *Narcisses*, moins pure qu'ailleurs, Valéry l'a plusieurs fois souligné : « Ces fragments du *Narcisse* [...] ne sont faits pour exprimer tout ce que suggère la relation de quelqu'un avec son image^{1 bis}. » Si le drame spéculaire excède celui de Narcisse, les poèmes qui s'inscrivent sous ce nom en présentent pourtant, dans leur évolution, des moments essentiels.

1. *Narcisse parle* paraît en 1891, les *Fragments du Narcisse* de 1919 à 1922, la *Cantate du Narcisse* en 1938.

1^{bis}. Dédicace à L. van Bogaert, citée par P. Walzer, *la Poésie de Valéry*, Slatkine Reprints, 1966, p. 285.